



Garance Salto

Souffler sur les braises

© Garance Salto, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6737-0

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Garde une toute petite étincelle et ne la leur donne jamais. Tant que tu l'auras, tu peux rallumer un grand feu. »

C. Bukowski

I

Cachées sous les cendres
Couvent les braises
Couve la vie.

LEUR BULLE

Au-delà de ce banc public, le ciel de rose se teinte
Tendre langueur : la bouche, la peau, l'étreinte
La main explore les cheveux, le téton pointe
Le monde peut s'arrêter de tourner
Tant que le lait ne cessera de couler.

PEINDRE LA MUSIQUE

À califourchon sur Camille, elle se fige brusquement. La musique vient de changer : un piano répète sans cesse la même note, accompagné - ou guidé ? - par une contrebasse. Derrière, on entend les cymbales rythmer discrètement la danse, et les hanches charnues de la rousse Irène leur obéissent instinctivement.

Les yeux fermés, le menton relevé, elle remue si bien que Camille, subjugué à la vue des seins ronds qui sautillent, sent monter en lui des larmes de joie.

— T'es si belle, Irène, oh... ma reine...

— Tais-toi, gâche pas la chanson, assène-t-elle, et elle plaque une main sur sa bouche.

De plus belle, elle repart dans sa transe, assise sur le désir fou de l'épris Camille, mais ce matin, c'est la musique qui la baise, infernale, jazzy, tempête dans les tripes. Soudain, les instruments cessent. Le compositeur a ce goût subtil de bien placer ses silences : il sait combien ils peuvent créer l'attente. Ainsi, quand la contrebasse reprend le pouvoir, Irène, secouée de frissons, se laisse emmener dans le crescendo sous les yeux ébahis de Camille à qui elle maintient maintenant fermement les poignets contre le matelas et qui n'ose plus balbutier le début du moindre coup de rein. Désormais, il n'est plus que le jouet de sa belle Irène, jouet et spectateur, idolâtre fanatique adorateur de cette femme, cette déesse, cette muse qu'il peindra sans doute plus tard, quand elle dormira, pour ne jamais oublier le jazz, pour ne jamais oublier ses cheveux comme des flammes diaboliques et ses seins comme de saintes coupoles, pour ne jamais oublier ce que lui fait la musique.

Les yeux de l'enragée roulent dans leurs orbites et tout son corps se tétanise dans une nouvelle anticipation lorsque la musique ralentit derechef... Et le piano revient, plus intense, plus enjoué, jouer sur les poils dressés et les taches de rousseur, pour accompagner l'orgasme, l'orgasme qui la traverse alors de toutes parts dans un long râle, le séisme et ses répliques, et les cymbales crépitent comme des paillettes de joie, le feu la consume, feu d'artifice, explosion, libération, Irène ne sait plus qui elle est et Camille est médusé, comment pourra-t-il peindre tout ce qu'il ressent là, jusque dans ses chairs ?

Lorsque sonne le dernier coup de cymbale, prolongé et victorieux, haletante et en sueur dans la lumière blafarde du matin paresseux, Irène s'effondre sur le torse glabre de son Camille tout ahuri.

REFUGE

Nouchka galope sur le sentier, pattes boueuses et museau frétilant. Par moments, elle disparaît entre les arbres, à l'affût d'un bruit, à l'affût d'une odeur. Nathalie, la laisse à la main, la suit de loin à courtes enjambées, au rythme de son squelette fatigué, au rythme de ses genoux usés.

Ce matin, il a plu. De la terre berrichonne, terre de sorcières et de mystères, exhalent les parfums de l'humus, des fougères, des feuilles mortes qui çà et là parsèment déjà le sol. Tandis que branches et glands craquent sous son pas mal assuré, elle se repaît des quelques rayons restants sur ses joues, du calme fourmillant de la forêt, du chant roucoulant de la Sédelle qui ruisselle là, et se nourrit de la joie de sa chienne qui patauge entre boue et flots.

Dans les bois, le long de l'eau, Nathalie respire. La rivière, la forêt, ce sont ses amies, ses confidentes, ses conseillères, celles qui la comprennent, car derrière sa voix encrassée par les années de tabac qui fredonne *Sea, sex and sun... Le soleil au zénith...* la rivière sait que pour Nathalie, l'été est fini. Derrière les mots *Tes p'tits seins de bakélite, qui s'agitent...* la forêt sait que Nathalie va sur son automne. Foutu Gainsbourg, et tous les autres aussi, avec leur obsession pour la jeunesse des femmes. La rivière et la forêt savent, la rivière et la forêt ne jugent pas, la rivière et la forêt accueillent et accompagnent, lorsque les ravines se creusent dans la peau de Nathalie.

Dans la nature, Nathalie peut détacher son chignon gris. Elle peut gémir quand son genou tiraille, traîner la patte et faire une pause. Dans la nature, Nathalie a le droit de vieillir.

Nathalie a la lueur sereine dans ses yeux bordés de crevasses, comme un cadre autour d'un tableau lumineux, comme l'écorce ridée de ce vieux chêne. Certes, elle a désormais plus de traits communs avec le chêne ancestral qu'avec la jeune pousse, mais elle n'est pas encore comme le sol creusé par la rivière, froides roches grises, brutale minéralité qui affleure la rivière où Nouchka crapahute.

Soudain, la golden retriever se fige, dressée sur un rocher. Elle a senti quelque chose. Nathalie se retourne, scrute de tous côtés, en l'air et sous les fougères, mais ne voit rien.

— Qu'est-ce que tu as, ma belle ?

La chienne, évidemment, ne répond pas, mais se sauve. À toutes pattes, elle se carapate, vite, comme si elle avait vu le diable. Nathalie, par contagion, se laisse envahir par la peur et trotte, tant bien que mal, derrière sa compagne couleur de

sable à travers bois, le long des falaises de schiste jusqu'à l'endroit où elle découvre, le souffle court, là où les eaux de la Sédelle rejoignent celles de la Creuse, sa chienne à l'arrêt au bord de la falaise.

Son regard est fixé sur les ruines du château de Crozant, là-bas en face, sur leur promontoire, majestueuses, comme posées là depuis toujours pour régner sur l'onde sombre qui les entoure.

Progressivement, Nouchka se souvient d'elle-même et, comme son regard retrouve sa douceur, elle vient se lover contre les jambes de Nathalie. Celle-ci, essoufflée, ébouriffée et transpirante, la jupe tachée de boue et les baskets crasseuses, a les idées toutes mélangées.

— C'était une buse, un serpent ? Qu'est-ce qui t'a pris Nounouche ?

La chienne, pour toute réponse, enfouit son museau doré dans les mains de sa maîtresse.

LA CLÉ DANS LA PORTE

— Vous savez ce qu'on dit à propos des livres de Foenkinos ?

Dans le regard bleu d'Amandine, il a cru détecter une pointe de curiosité. Alors, tout en scannant le code-barre du livre, il a continué.

— On dit qu'ils nous tombent sous la main au bon moment de notre vie. Alors peut-être, madame, y trouverez-vous la beauté !

Elle a pris le livre, l'a glissé dans le compartiment sous la poussette, balbutié un remerciement, replacé son bonnet rouge sur ses longues boucles blondes et s'en est allée, troublée, retrouver sa routine.

Quelques heures ont passé, l'enfant est couchée et la radio chante. Amandine, installée dans son petit fauteuil, ouvre *Vers la beauté* et plonge dans le roman, vite absorbée, intriguée, emportée par l'énigme de ce type qui quitte tout pour devenir gardien de musée. Par moments, entre deux paragraphes ou au beau milieu d'une phrase, son esprit fuit vers Ziane, le bibliothécaire. Elle l'a vu sur son badge, son prénom, lorsqu'elle n'osait pas regarder son visage. Est-ce qu'il a un petit commentaire pour chacun des livres ? Est-ce qu'il prend le temps d'en dire un mot à tous les usagers ? Est-ce qu'il a vu qu'elle avait rougi ? Sait-il qu'elle a repéré quels jours il travaille ? Et puis, que lui apportera ce Foenkinos ?

Les pensées de la jeune femme sont interrompues par un cliquetis : le bruit de la clé dans la porte. Le bruit de la fin du calme, le bruit des reproches et du fracas. Amandine sent chacun de ses muscles se raidir mais se donne une contenance, prend l'air sérieusement concentré sur son livre, et attend que Mathias entre.

Dans le poste, des trompettes gueulent et Rita Hayworth s'époumone : *I can hear the sound of violins, long before, it begins*¹... Dans les oreilles d'Amandine comme dans celles de beaucoup d'auditeurs de cette chanson, les violons se transforment en violence.

Non loin de là, à quelques centaines de mètres seulement, entre les rayonnages de la bibliothèque d'Argenton-sur-Creuse, Ziane range des ouvrages et rumine sa petite phrase. C'est sûr, elle va s'imaginer qu'il sous-entendait qu'elle manquait de beauté. C'est sûr, plus jamais elle ne viendra lui parler.